

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.- au CCP 10-220 94-5

12 octobre 1996
paraît six fois par an
dixième année

Paléontologie politique

Un fascisme vaudois?

Parmi ses nombreux vestiges archéologiques, le canton de Vaud possède une véritable curiosité politique: un mouvement d'extrême droite né dans l'entre-deux-guerres et encore actif aujourd'hui sans avoir connu aucune rupture de continuité. Née au début des années trente, après quelques galops d'essai plus théoriques, *La Nation*, la feuille de la Ligue vaudoise, poursuit son combat contre la démocratie et les droits de l'homme. Fière de son histoire, elle n'a jamais renié ou regretté son passé, occultant soigneusement ses professions de foi antisémites et ses appels à une libre intégration dans l'«Europe nouvelle» de 1940.

Ces trous de mémoire ont longtemps contaminé l'intelligentsia locale, les quotidiens lausannois mettant par exemple leurs manchettes en berne en 1982 lors de la mort de Marcel Regamey, le père fondateur du mouvement. Le défunt avocat réactionnaire fut alors qualifié de «marginal dressé contre toutes les vérités reçues de notre époque» (J.-M. Vodoz, 24 Heures), de «promeneur guidé par l'éblouissement» (Ch. Gallaz, *Le Matin*), de «Vaudois parmi les plus grands» (Michel Jaccard, *Nouvelle Revue de Lausanne*) ou d'«authentique fils de la terre vaudoise (qui) a droit à la reconnaissance du peuple et des autorités de son canton — le pays réel et le pays légal — de la Suisse tout entière» (R. P., *Gazette de Lausanne*). Le *Nouveau Quotidien* ne sévissait point encore à l'époque.

Pour la première fois, un travail historique sérieux s'attache à décrire la fondation de cet invraisemblable monarcho-traditionalisme vaudois. La thèse de Roland Butikofer, soutenue à l'Université de Lausanne en 1995, sortira prochainement de presse. Toujours à l'avant-garde du combat pour la connaissance du pays profond, *La Distinction* a tenu à s'entretenir avec l'auteur.

La Distinction: — Comment en vient-on à s'intéresser à cette extrême droite?

Roland Butikofer: — J'avais travaillé sur le Centre international d'Etudes sur le Fascisme et l'Institut italien de culture, à Lausanne. Leurs succès auprès de la bonne société m'avaient intrigué: les notables y suivaient des conférences à propos de l'œuvre colonisatrice de Mussolini en Ethiopie ou des bienfaits du corporatisme. En pleine guerre, après la découverte du buste de Marc-Aurèle à Avenches, le Conseil d'Etat se dépeçait encore d'en faire parvenir une copie au Duce. Comment expliquer ces affinités entre le fascisme et Lausanne? Je me suis rendu compte qu'il existait un attrait certain pour les idées antidémocratiques au sein des élites vaudoises, attirance exprimée sur le plan politique par l'aile droite des partis radical et libéral. Ces affinités m'ont amené à m'intéresser au mouvement dit de la Renaissance vaudoise.

J'ai sollicité la consultation des archives de la Ligue vaudoise en 1989. Le Mur de Berlin s'effondrait, et apparemment un esprit d'ouverture soufflait aussi dans les locaux de *La Nation*. Les responsables m'ont donné librement accès à leurs archives, qui contiennent les procès-verbaux des réunions, les correspondances — notamment avec les fronts dans l'entre-deux-guerres — et les discours tenus

devant Maurras. Ces archives sont encore utilisées aujourd'hui, le mouvement se référant en permanence à la pensée de Regamey. Elles ont été classées et quelque peu épurées à la fin des années septante ou au début des années quatre-vingts: certaines lettres sont absentes. De toute façon, des archives ne sont jamais complètes, le téléphone a progressivement remplacé l'écrit, et le métier de l'historien est aussi de reconstituer les pièces manquantes.

Au départ, je ne connaissais pas vraiment ce mouvement. Je n'avais jamais eu de contacts avec tel ou tel membre et je n'ai aucun de ces liens familiaux qui mènent souvent à fréquenter la Ligue. Ma surprise a été grande lorsque j'ai découvert qu'en 1940 dix députés, deux Conseillers nationaux et un Conseiller d'Etat en faisaient partie, sans parler des contacts de très haut niveau dans l'Etat et l'armée.

— Ce mouvement cantonaliste a donc des liens avec la droite traditionnelle...

— Je formule l'hypothèse que nous nous trouvons en face d'un surcroît du libéralisme vaudois du siècle passé, incarné par ces pasteurs-philosophes partisans d'une démocratie tempérée et d'un fédéralisme intransigeant. Après la grève générale de 1918, l'antisocialisme envahit les milieux bien-pensants. Un groupe de jeunes gens qui s'inspirent des auteurs contre-révolutionnaires, de



Charles Maurras, dirigeant de l'Action française, Marcel Regamey, Alphonse Morel, fondateurs de la Ligue vaudoise, et Frédéric Fauquex, syndic de Rieux, conseiller national libéral, en train de communier au lavaux dans le Lavaux (printemps 1939)

Maurras au premier chef, formule une doctrine antidémocratique radicale, bonne nouvelle qu'ils vont s'efforcer de diffuser dans divers milieux. Ils apparaissent pour la première fois au grand jour à l'occasion d'une polémique contre le système démocratique dans la *Gazette de Lausanne*. La revue *Ordre et Tradition* permet ensuite, dans les années vingt, de recruter des étudiants (droit, théologie et lettres). Enfin, dès 1931, *La Nation* lance des campagnes contre Berne, qui valent aux antidémocrates la sympathie de nombreux notables. Une tentative d'implantation populaire, par le rachat du vieux journal ouvrier *Le Grütli* en 1940 et la création d'un mouvement corporatiste, échoue, principalement du fait du renversement de la conjoncture politique à l'échelle nationale et continentale.

Cette extrême droite cantonale a été dans un premier temps portée par un fédéralisme romand issu des divisions de la Suisse pendant la Première guerre; à l'inverse, le mouvement vers l'union nationale qui culmine dans la mobilisation de 1939 lui fait plutôt perdre nettement de son influence.

La Ligue vaudoise lutte contre le régime des partis, dénonce nommément certains élus, lance parfois des initiatives contre des projets gouvernementaux importants, comme la réforme de l'assistance publique dans le canton de Vaud. En outre Regamey attire à lui la jeunesse universitaire, captant ainsi la relève traditionnelle de la droite. Mais, comme la Ligue refuse le terrain parlementaire, elle n'est jamais une concurrente électorale. Les partis bourgeois peuvent se permettre de reprendre certaines de ses idées ou de collaborer avec elle, pour l'interdiction du

«Pris en soi, les buts du nazisme, l'union des classes sous le drapeau national, l'union des Européens sous la direction de l'Allemagne, la libération de l'économie de l'emprise du capitalisme juif international, pouvaient se défendre, à condition que les données du problème fussent acceptées telles qu'elles étaient et que les moyens à mettre en œuvre fussent choisis en considération de la nature des hommes et des peuples. Bref, à supposer qu'il eût été capable de respecter l'être profond des nations qu'il aspirait à grouper sous son hégémonie, le III^e Reich aurait pu, en 1940, se poser en successeur de l'Empire romain. C'est son régime intérieur et les méthodes qu'il impliquait qui ont fait avorter une entreprise si brillamment amorcée du point de vue technique.»

Marcel Regamey, *La Nation*, 7 septembre 1944



NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGANC 1996

«...le survol de Zurich n'est pas définitivement enterré par le gouvernement.»

Pierre-Han Choffat, journaliste, supra *RSR-La Première*, 4 septembre 1996, vers 8h05

«Alors que les vagues se retirent, dans ce silence qui suit le bruit massif de leur abatement, il reste l'essentiel: une zone piétonne et commerçante compacte et ouverte sur l'extérieur...»

Didier Burkhalter, directeur des Travaux publics, in *Neuchâtel votre ville*, Bulletin officiel, 15 août 1996

«Ils relancent le débat après la sortie du film palmé à Cannes, *Land and Freedom*, de Ken Loach.»

Sandrine Cohen, chroniqueuse télé, in *24 Heures*, 3 septembre 1996

«Josef Zisyadis, c'est un Danton, un Robespierre plus un autre.»

Michel Flaix, directeur de la poudrerie d'Aubonne, in *24 Heures*, 20 juillet 1996
«Il n'y a pas de saison où le Grand-dis-trict et son chef-lieu, Aigle, ne voient accourir des sportifs de toutes disciplines attirés par un climat serein et chaud, à l'ombre de montagnes accueillantes berçant leurs cimes dans notre bleu Léman dont Villeneuve peut s'enorgueillir d'en être la naissance.»

Robert Rittener, syndic d'Aigle, in *Livret du 5^e Grand Tir des Abbayes vaudoises*, 6 au 8 septembre 1996

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,

Basta ! est une librairie indépendante,

Basta ! est spécialisée en sciences sociales,

Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,

Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,

et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34

Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00

Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37

Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Un fascisme vaudois?

(Suite de la page 1)

parti communiste, contre les mesures fédérales en matière fiscale ou juridique par exemple. Le militantisme des maurrassiens vaudois pallie également bien des carences, pour des campagnes d'agitation ou des récoltes de signatures. Il ne faut pas oublier que les partis traditionnels n'ont pas une bien grande capacité de mobilisation, le parti libéral notamment est encore un parti élitiste du XIX.

La Ligue vaudoise reste toutefois en permanence un groupuscule, l'hégémonie de la droite est suffisante pour qu'elle puisse se passer d'elle. Le parti radical comporte une aile qui s'oppose à la coalition de toutes les droites et parvient à rompre les liens les plus voyants entre ses élus et les antidémocrates, même si beaucoup de radicaux restent en contact avec Regamey. Les libéraux reviennent aux idées démocratiques pendant la guerre, critiquant nettement le régime de Vichy dès novembre 1940. Ils soutiennent la Grande-Bretagne, alors que nos réactionnaires voient dans la victoire des démocraties un signe du déclin définitif de l'Europe. Dans l'après-guerre, la Ligue, devenue moins virulente, sert de centre de doctrine et de cours de formation pour les partis en place. La guerre froide des années cinquante permet cette redistribution des rôles.

— **Comment un mouvement aussi marqué par son époque peut-il encore perdurer aujourd'hui, sans avoir varié dans sa doctrine?**

— L'explication réside en partie dans son organisation

interne. Il y a d'une part un noyau dur, l'Ordre National Vaudois, qui pratique le secret et n'admet pas la double appartenance. Le recrutement par cooptation, le contrôle absolu exercé par les dirigeants sur la doctrine et les publications empêchent toute division en factions, toute guerre des chefs. La démocratie y est refusée en son principe même: la discussion ne vise pas à dégager une majorité, mais à approcher d'une vérité existante détenue par le théoricien du mouvement. Les opinions, ce sont les autres! Le projet politique consiste en un gouvernement personnel appuyé sur une organisation sociale de type corporatiste, au sein d'une Confédération rénovée. Mais l'action ne vise pas à la réalisation immédiate de ce programme. En refusant de créer un mouvement de masse, on se satisfait de vivre l'idée au sein d'un petit groupe aussi longtemps que possible. On se contente momentanément d'être une cellule de vie saine dans un océan de perversion démocratique. Une idéologie aussi solide peut durer longtemps, au-delà même du fondateur.

Autour du noyau dur, existe un front plus large: la Ligue. Ouverte à tous, même aux membres d'un parti politique, elle permet de lancer des actions ponctuelles, qui font connaître le mouvement. Se consacrant essentiellement à la défense des prérogatives cantonales, la Ligue est ouverte à une collaboration avec divers milieux. Cela lui permet de perpétuellement se renouveler et de filtrer les candidats au premier cercle. Avec les années, les jeunes mili-

«20. Le problème juif.

La Ligue vaudoise constate que le peuple juif a pour destin de vivre chez les autres peuples, auxquels ses membres ne s'assimilent qu'exceptionnellement.

De cette constatation résulte le statut juridique applicable à cette nation sans territoire. Les mesures de précaution que l'Etat doit prendre à son égard comme à l'égard de tous les étrangers non assimilables ne sauraient être qualifiées de persécution.»

Marcel Regamey, *La Nation*, décembre 1942

tants sont devenus des médecins, des pasteurs, des avocats en vue. Un réseau d'influence et d'information se crée de la sorte dans tout le canton. On peut difficilement dénoncer autant de gens en place, qui n'ont certes pas tous persisté dans le militantisme antidémocratique, mais qui ont gardé des liens avec Regamey. Plus généralement, il faut rappeler qu'il n'y a jamais eu d'épuration des intellectuels dans ce pays, de même qu'il n'y a pas eu de renversement du gouvernement.

Financièrement, les besoins sont modestes. Il n'y a pas de permanents salariés. Les frais de publication et de campagne sont couverts par les cotisations des membres et, au moment de la création des corporations, par quelques dons du patronat local. Mais il s'agit surtout d'un immense bénévolat, qui ne pose guère de difficultés à des représentants des professions libérales.

Le statut de grand intellectuel que l'élite culturelle vaudoise a attribué à Marcel Regamey, après guerre, témoigne de cette incrustation. Quand on lit ses essais et ses éditoriaux, on est frappé par la maigreur de son apport: il n'amène aucune idée nouvelle, il ne connaît pas le doute. C'est un immense complot, qui a finalement réalisé une interprétation locale d'autres penseurs, comme de Maistre, la Tour du Pin ou Maurras. Son style, tant vanté, est lourd, ampoulé, noyé dans les participes présents. Son «charisme» tient surtout à sa position de détenteur de la vérité, d'oracle à l'intérieur du mouvement. Les publications littéraires des Cahiers de la Renaissance vaudoise et son rôle dans la réunification des Eglises protestantes lui vaudront par la suite une image d'animateur culturel du terroir.

— **S'agit-il là d'une variante campagnarde des partis fascistes ou d'un mouvement d'une autre nature?**

— L'idéologie est bien sûr antilibérale, antisyndicale, antidémocratique et antisémite, en quoi elle s'apparente aux divers fascismes. En 1940, on rêve même de bouleversements à la tête de l'Etat fédéral: la Ligue vaudoise prend des contacts afin de favoriser la proclamation du Conseiller fédéral Philipp Etter comme

«Landamman» de la Suisse, doté des pleins pouvoirs dans une perspective de «rénovation patriotique», qui liquiderait par exemple le Conseil national. Le projet tombe à l'eau, Etter recule et ses partisans se divisent.

Il manque toutefois une composante importante du fascisme: la violence. Jamais de batailles de rue, pas de «camelots du roi», aucune milice armée de gourdin. Il s'agit de convaincre la population, ou du moins les élites, de changer de régime. Le fascisme est trop populaire, trop moderne, pour ces traditionalistes qui rêvent d'antique noblesse. Mis à part les fanions de vélo tricotés par les dames de la Ligue, le mouvement refuse la débauche de symboles et d'uniformes de ces années-là. Il n'y eut pas de chemises verte et blanche! Côté grandes cérémonies, on trouvera bien un calque des chantiers de jeunesse de Vichy dans le bref épisode du canal transhelvétique. Cette construction d'un segment du futur canal du Rhône au Rhin (une tranchée de dix mètres, du côté de Bussigny), avec ses jeunes gens torsos nus et ses appels au drapeau, d'un populisme musculaire, reste tout à fait exceptionnelle.

S'étant cristallisée avant tous les autres fronts, la Ligue vaudoise a certainement aspiré toute une génération de jeunes activistes, qui sans elle auraient formé les cadres d'un mouvement purement fasciste. En outre, le fédéralisme est un élément qui a empêché l'apparition d'une extrême droite forte en Suisse. L'esprit cantonaliste, particulièrement évident dans le cas de la Ligue vaudoise mais présent chez beaucoup d'autres mouvements, s'est avéré un obstacle à tout accord politique. Les querelles de territoire entre Regamey et Oltramare, le leader de l'Union Nationale, principalement implantée à Genève, se sont multipliées. Les groupes fascistes transcantonaux avaient une vision unitaire de la Suisse, qui révélaient les traditionalistes maurrassiens.

Propos recueillis par A. C. et C. S.

Roland Bullocher
Le refus de la modernité
La Ligue vaudoise: une extrême droite et la Suisse (1919-1945)
Payot, octobre 1996,
env. 500 p., env. Frs 50.-



Cher Maître

Lettres à Charles Maurras

Publiées par P.-J. Deschodt

Barthil, 1995, 624 p., Frs 46.20

«Cher Maître...» Ce livre sort d'une officine d'extrême droite. Il s'ouvre sur une préface incroyable d'aplomb dans le mensonge — Charles Maurras exécrat, paraît-il, l'antisémitisme (p. 37) —, la calomnie — Eugen Weber, auteur du livre de référence sur l'Action française serait un «historien contesté et contestable» (p.19) —, et les manipulations diverses. Argument de base classique de la démonstration: Maurras était contre les nazis, alors qu'est-ce que vous lui reprochez? Comme s'il n'y avait pas, dans l'extrême droite aussi, plusieurs chapelles, comme si on ne pouvait pas être antisémite, antidémocrate, xénophobe, nationaliste et opposé aux nazis...

Bref: on peut sauter l'introduction. Quant aux lettres proposées, des lettres soigneusement choisies pour leur caractère panégyrique et non politique, elles ont un mérite: celui de rappeler la place centrale du «Maître» dans le monde intellectuel et culturel français de l'entre-deux-guerres. L'autre intérêt, plus mince, de ce livre est de faire rire une fois ou l'autre, lorsque Proust, par exemple, écrit au brave Charles M.: «Le relèvement de la France doit s'entendre dans le sens de l'élevation, de l'altitude des pensées; et vraiment vous devez le record de la hauteur.»

Heureusement, se dit le lecteur, ce n'est pas chez nous qu'on atteindrait à de tels sommets (si l'on ose dire) de flagorneurie. Voir... Soucieuse d'instruire, *La Distinction* reproduit ici une pétition, un document rare puisque jamais rappelé dans les écrits panégyriques consacrés à nos auteurs romands.

Deux mots du contexte. Depuis des mois, tous les jours, dans *L'Action française*, Maurras et Daudet appellent en termes délicats à éliminer Léon Blum, «cette racure de juif». Le 13 février 1936, Léon Blum est sérieusement rossé par quelques excités d'Action Française, échappant in extremis au lynchage, grâce à l'intervention d'ouvriers travaillant sur un chantier voisin. Le 21 mars, Maurras était condamné à quatre mois de prison pour provocation au meurtre. Il fait appel et continue sa campagne invitant à «abattre physiquement M. Blum», «le juif rabbinique complètement étranger à nos mœurs», «l'Ébreu radiophonique»... Le 26 mai, la condamnation est confirmée et aggravée; en octobre, Maurras entre à la Santé pour purger sa peine. Une peine bien douce, puisqu'il est autorisé à voir du monde tous les jours et qu'il continue, sous un pseudonyme, à donner son article quotidien à *L'Action française*. (A. C.)

La pétition qui suit paraît une année après cet événement en dernière page de *L'Action Nationale*, le journal de Georges Oltramare, datée du 9 avril 1937.

«Une adresse suisse à Charles Maurras.

Depuis 162 jours, Charles Maurras le prince des lettres françaises est en prison pour le crime d'avoir sauvé la paix en menaçant d'un juste châtiement les politiciens qui voulaient déchaîner la guerre. Sur l'initiative de M. Hilaire Thuillat, aidé de MM. René-Louis Piachaud et Charles d'Eternod, l'hommage suivant a été adressé à l'illustre prisonnier de la Santé:

Les soussignés, représentants de diverses opinions politiques, soucieux de ne pas se mêler aux affaires publiques d'un pays ami, témoin du rayonnement universel de la pensée de Charles Maurras et conscients de la grandeur de son caractère, lui adressent à l'occasion de son Jubilé littéraire et de son incarcération l'hommage de leur sympathie reconnaissante.

Pierre-Eugène Bourquin, J.-W. Aeschlimann, journaliste, Dr Henri Adouard, François Baud, sculpteur, Samuel Baud-Bois, chef d'orchestre, Frédéric Boissonnas, photographe, Paul Bonny, journaliste, directeur de l'Action Nationale, Dr. Bourquin-Gessler, Henri Bressler, homme de lettres, Henri Chenevard, romancier, Georges Deprez, chef d'orchestre, Charles d'Eternod, homme de lettres, Noël Fontanet, dessinateur, Charles Fournet, homme de lettres, François Franzoni, poète, Henri Gagnebin, professeur au Conservatoire, J.-E. Gross, journaliste, Emile Hornung, peintre, E. Jaques-Dalcroze, compositeur, Dr. René Koenig, Rodolphe Mahert, journaliste, Frank Martin, compositeur, Charles Martinet, journaliste, Edouard Martinet, homme de lettres, J. de Mestral-Combremont, Dr. Walter Michel, Alexandre Mottu, professeur au Conservatoire, Dr. Raymond, Gaston Rothen d'Aspelin, peintre, Jean Rumilly, homme de lettres, Constant Stauffelberger, homme de lettres, Henry Spiess, poète, Dr. Roger Steinmetz, Max-Marc Thomas, journaliste, Pierre Valette, dramaturge, Dr. Veyrassat, professeur, Louis Vogt, avocat, à Genève.

Charles Humbert, peintre, Léon Perrin, sculpteur, André Pierre-Humbert, poète, J.-P. Zimmermann, homme de lettres, à La Chaux-de-Fonds.

René Aubergjonnais, peintre, René Borchanne, poète, Emmanuel Buenzod, homme de lettres, Alexandre Denereaz, compositeur, Pierre Deslande, homme de lettres, Charles Gorgerrat, conseiller national, A.-F. Marescotti, compositeur, Albert Muret, syndic d'Epesses, Maurice Muret, journaliste à la Gazette de Lausanne, Frank Olivier, professeur à l'Université, C.-F. Ramuz, homme de lettres, E. et M. de Ribapierre, directeurs du Conservatoire de musique, Georges Rigassi, directeur de la Gazette de Lausanne, Paul de Vallière, écrivain militaire, à Lausanne.

Dr. Aldo Franzoni, à Lugano.

Eddy Bauer, professeur, René Braichet, journaliste, J.-E. Chantre, journaliste, Fred de Diesbach, journaliste, Marc Wolfrath, journaliste, Pierre Favarger, avocat, Alfred Lombard, professeur, Emile Lombard, professeur, à Neuchâtel.

Arthur Bertschi, poète, Charly Clerc, professeur, Mme Mary Lavater, femme de lettres, à Zurich.

Rappelons qu'un hommage semblable avait été signé il y a quelques temps déjà [l'Action Nationale du 16 janvier 1937] par MM. Gonzague de Reynold, Georges Oltramare, R.-L. Piachaud, Louis Loze, Edouard Chapuisat, Bernard Bouvier, Edgar Junod, Jean Violette, Alexandre Cingria, Noelle Roger, Henri de Ziegler, Albert Rheinwald, à Genève.»

Une secte parmi d'autres

— **On peut aussi analyser ce mouvement comme une secte parmi d'autres...**

— On verrait alors en Marcel Regamey la figure d'un gourou traditionnel... On peut en tous les cas dire ceci. Les origines du personnage sont assez révélatrices: son père était bouvier, radical, franc-maçon, sergent-major, père de deux filles et d'un garçon malin. La vie du fondateur de la Ligue vaudoise pourrait être tout entière vue comme la négation de l'héritage paternel: Marcel Regamey refuse la gymnastique, tout ce qui est le charnel; il abomine la gestion pragmatique de notables imbus d'eux-mêmes, se réfugie dans le monde des idées et construit un petit cercle d'amis dans lequel la vie prend une autre dimension.

Il est vrai que cet «esprit cocon» peut conduire à des comportements proches d'usages en vigueur au sein d'une secte. Le chef est très tôt adulé. Des rites d'un sérieux imperturbable rythmaient l'année, comme l'ascension annuelle du

Mont-Suchet, qui permet d'embrasser du regard la «petite patrie». Chaque année également, le cénacle qui dirigeait le mouvement se réunissait pour une cérémonie autour d'un chène centenaire, choisi au centre du canton lors de la naissance du «dauphin». Au moment de l'élague, les membres de l'Ordre se distribuaient les feuilles de l'arbre sacré et prononçaient un serment.

Les théoriciens ont multiplié articles et ouvrages à prétention historique. Ceux-ci apparaissent clairement aujourd'hui comme une mythographie de substitution, destinée à remplacer les emblemes de la démocratie et du nationalisme helvétiques, le «Petit Charlemagne» Pierre de Savoie aurait dû détrôner Guillaume Tell. Le futur gouverneur avait même été choisi. La plus ancienne famille attestée dans le canton, les de Blonay, dont il se trouve qu'un représentant était proche du mouvement, aurait pu fournir le souverain héréditaire que le «Pays de Vaud» attendait.



Lecture Jeune
N° 79, juillet 1996, 68 p., FF 50.-
36, rue Emeriau, 75015 Paris

Lecture Jeune est une revue parisienne consacrée à la réflexion, à l'information sur les livres pour les 13-19 ans. Le numéro de cet été est consacré à la presse pour jeunes et à la presse réalisée par des jeunes.

On y trouve une analyse des publications périodiques des maisons d'édition traditionnelles, ainsi qu'une analyse de

contenu des journaux lycéens (produits à l'initiative des établissements scolaires ou à l'initiative des adolescents). Les préoccupations de ces derniers en 1996 : tout d'abord la politique (!), puis les médias, l'avenir, le sida. Bien entendu, les rédacteurs sont parfois soumis à des pressions, à la censure, et c'est pourquoi une association, J. Presse, a mis en place un service baptisé « SOS Censure ».

On trouvera également des descriptions de nouveaux médias sur CD-Rom ou sur Internet. À côté de ce dossier thématique, l'habituelle rubrique, « Analyse de nouveautés » présente quantité de livres et de CD-Rom : des mangas à la politique, de l'architecture au roman policier. (C. P.)



Le Paresseux
N° 10, juillet 1996, 12 p.,
abonnement pour cinq numéros FF 120.-
12, rue des Trois-Notre-Dame,
16000 Angoulême

Comme l'ai... comme l'ai je me suis accroché à une belle lettrine : « Je ne suis pas paresseux », puis à une autre : « J'ai peine à y croire. » Après la dégustation vint la digestion. J'ai atteint une autre lettrine : « Je me suis vanté

autrefois d'avoir passé plusieurs années au bagne de Fontevault. » Beaucoup plus tard : « Alors que je tiens depuis longtemps normalement sur mes deux jambes, par trois fois en l'espace de huit jours je viens de m'étaler dans la rue. » Ça m'a fait réfléchir, puis j'ai dormi un peu. Au réveil je suis passé à un autre texte de cette belle revue littéraire : « Au fond, les gens qui regardent la télévision sont comme nous. » J'ai ensuite regardé un peu le sommaire : Vassilis Alexakis, Jacques Réda, Didier Daeninckx... Qu'est-ce que j'avais déjà lu d'eux ? Mais c'était l'heure de ma sieste. (C. P.)



Mac-Claire
N° 5, septembre 1996, 96 p., Frs 14.-
(en vente à la librairie Basta !
et dans quelques kiosques)

Encore une revue informatique ! Le magazine n'est-il pas complètement saturé ? Prenons la question par l'autre bout : s'il ne devait en rester qu'une ? Ce serait certainement celle-ci : y a-t-il une autre revue qui nous explique, clairement, comment gérer les notes en bas de page sur XPress ? Qui nous dise comment connecter son Mac sur un fer à repasser, et ce qui peut en découler ? Cette revue regorge d'articles intelligibles, curieux voire insolites, et indispensables. En plus elle se passe de toute publicité : bel exploit ! (C. P.)



Ivresses
[vwa] n° 21, printemps 1996
Diffusé par les éditions Zoé, 242 p., Frs 36.-

La Chaux-de-Fonds, ville absurde-ment construite de bise en vent. Qu'y faire le soir si ce n'est pratiquer l'ivresse, les *Ivresses* même, les lieux ne manquent pas.

[vwa], l'ivresse, le plaisir, perdre le contrôle, rire, rire et tomber. Puis vomir ses tripes, se pisser dessus, être triste à en mourir. Puis mal de crâne à se couper la tête. « Tu t'es vu quand t'as bu ? », Faire semblant d'avoir tout oublié. Un autre jour, d'autres lieux, RECOMMENCER. Lieu littéraire cette fois en la revue [vwa], née et grandie à 1000 mètres d'altitude. Grande cuvée que ce numéro 21. Très littéraire, dans « Psychotropismes » de Philippe Renaud. Complètement stoned dans « Equinoxe » de Laurent Jenny. Poético-érotique dans « D'un corps soupçonné l'amertume - Cinq lectures d'Egon Schiele » de Sandro Mar-cacci. Bluesy comme une chanson de Lou Reed dans « Mars » de Grégoire Müller.

Bellement illustré d'images sensuelles, ravissant le lecteur qui navigue d'un texte à l'autre, 21 au total. Voilà pour la tête, voilà pour les yeux, voilà pour les tripes, repaissez-vous. (A.B.B.)

Faits de société

Atteintes irréversibles aux fonctions langagières chez les téléspectateurs professionnels

Une copine m'a dit qu'elle avait beaucoup de mal à suivre une émission comme *New York Police Department*. Bien. Les mouvements trop rapides de la caméra, les images trop clippées, ça lui donne le vertige. Qu'en pensez-vous, optimaux de cette nouvelle tendance à flûter ?

Sandrine Cohen, « La télé en zappant », 24 Heures, 3 septembre 1996

La lente agonie du désir

N É en 1900, René Crevel, devenu étudiant en Droit et en Lettres, participe activement à la vie parisienne littéraire, mondaine et politique. Lorsqu'il fonde avec Arland, Limbour et Vitrac la revue *Aventure*, il est amené à faire la connaissance de Breton, d'Aragon et d'Eluard. Il prend ainsi part aux toutes premières expériences du groupe surréaliste et décide « d'écarter les barrières qui limitent l'homme et ne le soutiennent pas ». C'est pourtant un écrivain loin des mondanités et loin des querelles politiques que nous présentons ces *Lettres de désir* et de souffrance. On y découvre la correspondance d'un être déchiré, luttant avant tout contre la maladie et contre la solitude.

Celui qui disait ne rêver que de bonheur n'aura pourtant guère pu le côtoyer. Si c'est du dégoût et du désir que naît l'écriture, n'en pas douter, cette correspondance nous convie aux sources de sa vocation d'essayiste, de romancier et de poète.

« Je n'étais pas fait pour la malédiction qui pèse sur ma vie. Songe que depuis l'âge de dix ans j'ai été mal foutu. », « J'ai des taches brunes sur le thorax. Je suis à moitié pourri. Je suis du boudin fait avec du sang de mauvaise qualité. » écrit-il à Marcel Jouhandeau. Crevel qui aimait éperdument séduire, fréquenter les salons, les bordels, Crevel est malade de la tuberculose, malade aussi de son enfance. « Ma mère était de celles qui gardent la tradition des hanches sur les fauteuils, et de l'en-nui... » Il lui reprochera de l'avoir entraîné, alors qu'il n'avait que quatorze ans, devant le cadavre de son père qui venait de se pendre. Qu'on ne s'y trompe pas, dans cette correspondance le ton n'est jamais larmoyant, il est plutôt révolté, drôle, ému-vant, charmeur, toujours vrai. Parce qu'avant tout, Crevel est un être de désir, qui cherche l'amour comme délivrance de la solitude et comme salut. « Je ne rêve que de bonheur, m'obligeant d'ailleurs le plus souvent, à ne le réaliser que dans ses formes basses. J'ai le goût du silence comme celui de la chasteté. Pas toujours, bien entendu, mais si le blanc n'existait pas, il n'y aurait pas de noir. » « Si je fais mille grâces avant l'amitié, quand je crois à l'amitié, je me montre tel que je dois être le plus vraisemblablement, c'est-à-dire gaignard comme tous les naifs. D'où ce vide qui se fait périodiquement autour de moi. »

La Suisse, cette sublime horreur

Si l'âme et le corps parfois se pacifient, ces pâles clartés ne durent qu'un instant, et Crevel se reproche de ne pas savoir comment prendre la vie. En dépit du courage, le combat contre la maladie, encore et toujours est à recommencer. A chaque retour de séjour en sanatorium, il a l'impression de renaître, mais

son corps, trop atteint, rechute vite et Crevel doit retourner se soigner. Pour ne rien arranger, il n'aime pas la Suisse, ni les Suisses, ces êtres timorés qui ne vivent que des passions tièdes. C'est pourtant là qu'on sait le soigner, là, à Lausanne, que le chirurgien Picot, beau-fils de César Roux, un être d'exception qu'il admire et « qui fait payer selon la fortune », l'opérera à La Source. « Dehors, ce matin, c'est une aube protestante. Je fis sonner le valet de chambre pour voir si on peut faire l'amour avec. Mais j'ai peu d'espoir. Les maquereaux du pays, quand ils vous donnent quelque plaisir, chantonnent d'un air traînard : Jouissez seulement. » Que ce soit à Lausanne, à Genève ou à Ley-sin, Crevel s'ennuie. La Suisse génère l'ennui. « Enfin, ici on se refait une santé. Pour quoi ? Pour qui ? Après un mois de Suisse ma montagnophobie me reprend, surtout que, pour exagérer le faux romantisme, on nous donne du tonnerre tous les jours. On marche sur des goitreuses, des bossues. Et je suis chaste. »

«des bêtes dans le poulmon»

Crevel multipliait les aventures, mais le ton relativement enjoué de ses récits indique une évidente détresse. La solitude aussi l'aura tué. « La bataille achevée, la comédie finie, je suis seul, le cœur vide, je suis seul » écrit-il dans *Mon corps et moi*.

« Il y a encore des bêtes dans le poulmon et j'ai une si grande envie de guérir. Il faut être plus fort que cette putain de maladie. » Crevel semble ne jamais vouloir se résigner, mais il fausse pourtant compagnie à sa génération le 18 juin 1935 en ouvrant le gaz, après avoir avalé des somnifères. Sur lui, il avait épinglé ce mot : *Dégoût*.

« C'est l'homme, parmi ceux que j'ai connus, qui donnait le mieux et le plus vite l'or de sa nature. Il ne partageait pas, il donnait. Sa main ruisselait de cadeaux optimistes, de gentilles radicales qui vous mettaient les larmes aux yeux. Il a lutté sa vie durant, lutté contre tout : contre ses microbes, contre l'héritage des siens, contre l'injustice des hommes, contre le mensonge qu'il avait en horreur. » Ainsi René Char parlait-il de René Crevel. La lecture de cette correspondance nous offre le privilège d'aller à la rencontre de cet être tout de feu et de fragilité.

M.T.



René Crevel
Lettres de désir et de souffrance
Fayard, janvier 1996,
382 p., Frs 41.70

LE PASSE-MURAILLE

Editeur: Le P.-M.
Tirage: 3000 ex.

LA typographie en dit parfois autant que bien des éditoriaux. Quand on ouvrit en avril 1992 *Le Passe-Muraille*, revue littéraire née à Lausanne, on fut frappé par sa « titrairie » : un patronyme en capitales, puis un titre en italiques suivi d'un autre patronyme en minuscules. Très vite, le lecteur, même de bonne foi, confondit le nom de l'auteur recensé et celui de l'auteur recenseur. Cette confusion s'expliquait : c'était en général les mêmes.

Avions-nous là une de ces infâmes amicales à congratulations, corporation envoyant une petite feuille à ses membres pour fêter les jubilaires et justifier des cotisations exorbitantes ? Bien vite, un des gérants de la boutique nous rassura : « *Signe des temps : le Passe-Muraille accueille tout le monde, coupant court à l'esprit de chapelle et de clan. De même rompt-il avec toute forme de renvoi d'ascenseur : les articles que vous trouverez ici procèdent de jugements peut-être à discuter, mais per-sonnels et sincères, jamais "téléphonés".* » écrivait Jean-Louis Kuffer en tête du n° 10, daté de décembre 1993. Nobles propos, dénonçant les travers les plus fréquents des milieux littéraires de tous les pays et de toutes les époques.

Un doute pourtant persistait. A force de voir les auteurs, telles des parturientes, s'abstenir de batifoler pendant le bimestre suivant la publication de leur dernier livre, pour ensuite mieux commenter les ouvrages de leurs collègues, les authentiques amateurs de vraie littérature en vinrent à se demander où était passée la barrière d'espèces qui devrait séparer la critique, l'échange d'amabilités et le pur service de presse. Le spectre d'une psychose de la vache folle littéraire pointait à l'horizon.

La *Distinction* se devait de mener l'enquête. A quoi sert *Le Presse-Purée* ? *Le Pousse-au-crime* est-il vendu aux éditeurs ? nous demandaient nos lecteurs, anxieux mais peu rigoureux dans leurs formulations. Nous avons opté pour la rigueur d'une sociologie quantitative, seule à même de faire justice à de telles questions. Reculant devant l'ampleur des volumes à consulter et des styles à affronter, fuyant l'enfer ascientifique des jugements de valeur, nos statisticiens n'ont bien sûr pas lu ces centaines de pages de critique littéraire romande, se contentant de relever les seules indications bibliographiques. Mettre sur le même plan une double page et une note marginale, voilà bien la principale limite de cette méthode, mais pondérer tous nos tableaux par le nombre de signes consacrés à chaque ouvrage était au-dessus de nos forces.

Ni lire, ni juger : compter. Le résultat est là.

J.-E. M. et M. A.

Lire La Pravda

Joies du discours argumentatif

L'analyse de l'argumentation figure au programme de la neuvième année de l'école vaudoise. Les adolescents apprennent ainsi que le connecteur mais « introduit un deuxième argument, plus fort, qui amène une conclusion inverse » (E. Genevay, *Ouvrir la grammaire*, Fournitures et éditions scolaires du canton de Vaud-LEP, 1994, p.257).

Un long entretien du chef du Département des Finances avec deux rédacteurs du « grand quotidien suisse et lausannois » devrait fournir la matière du prochain certificat d'études secondaires : « (...) Il est clair que l'Etat doit être absolument strict en ce qui concerne la fraude fiscale, mais cela ne signifie pas déclencher une chasse aux sorcières. Il faut un climat de confiance. »

— Côté ristournes, vous restez

vigilants ?

— Bien sûr ! Les ristournes sont totalement inadmissibles. Mais je n'aimerais pas que ces histoires empoisonnent le climat du canton pendant encore vingt ans. Nous essaierons de clore le dossier le plus rapidement possible. (...) » (« Charles Favre, comment ferez-vous passer l'amère pilule fiscale devant le peuple ? », propos recueillis par Lise Bourgeois et Gian Pozzy, 24 Heures, 7 septembre 1996).

Sachant qu'ils n'ont pu bénéficier de l'enseignement renouvelé du français, comment croyez-vous que le rédacteur en chef et la journaliste ont intitulé cette partie de l'entretien ? « Charles Favre renonce à traquer sérieusement les fraudeurs » ou « L'Etat traquera la fraude fiscale » ? Devinez... (J.-F. B.)

Le Passe-plat

Essai de sociologie microscopique

Bases empirico-méthodologiques

L'analyse porte sur les 23 premiers numéros du *Passe-Muraille*, bimensuel littéraire romand, édité à Lausanne, numéros parus entre le mois d'avril 1992 et le mois de février 1996. Seuls les ouvrages écrits ou traduits en français ont été pris en compte, les auteurs allemands, romanches ou tessinois non traduits, abondamment traités par cette revue, ont été écartés. 583 articles ont été recensés, ce qui donne une moyenne de 25,3 articles par numéro, renseignement totalement irrelevante pour ce qui va suivre. L'identité des auteurs des articles, celle des auteurs et le nom des éditeurs recensés ont été relevés dans un premier temps. A ces données a été ajoutée l'identité de l'éditeur chez qui publient les recenseurs. Soumis à un codage classique, la base de données a été traitée selon les canons de la statistique descriptive élémentaire (1).

L'équipe

Au total, 68 personnes collaborent au *Passe-Muraille* pendant la période considérée. N'ont été codés individuellement que les collaborateurs fournissant un nombre d'articles supérieur à 5; les autres ont été considérés comme « autres ».

Tableau 1 : Les collaborateurs du Passe-Muraille : distribution selon la fréquence des contributions

Auteur	Nombre d'articles	%
J.-L. Kuffer	103	19,0
R. Zahnd	74	13,6
C. Calame	56	10,3
J.-P. Vallotton	26	4,8
J.-M. Pittier	25	4,6
A. Moeri	17	3,1
R.-M. Pagnard	17	3,1
G. Joulie	16	2,9
J. Romain	16	2,9
G. Massard	14	2,6
F. Conod	13	2,4
J.-D. Humbert	12	2,2
Ch. Viredaz	11	2,0
A. Turrettini	10	1,8
R.-L. Junod	9	1,7
S. Roche	9	1,7
C. Julier	8	1,5
Y. Z'Graggen	8	1,5
M. Kuttel	7	1,3
O. Blanc	7	1,3
R. Ben Salah	7	1,3
J. Tanner	6	1,1
Autres (n=46)	72	13,3

Sous réserve de l'emploi de pseudonymes, le nombre relativement élevé de collaborateurs signale le modernisme (au sens gestionnaire du terme) du *Passe-Muraille*. Flexibilité dans l'emploi d'une main-d'œuvre qualifiée, payée à la ligne (si même elle est payée), parce qu'indépendante (pas besoin de déclarer les charges pour l'employeur, pas vraiment utile de déclarer ce petit revenu annexe pour les auteurs).

Le *Passe-Muraille* n'est pas pour autant un bateau ivre; on peut y distinguer:

- un premier cercle constitué par les trois auteurs les plus prolifiques: Calame, Kuffer et Zahnd (dans l'ordre alphabétique). A eux seuls, C., philosophe compilateur d'anthologies littéraires locales, K. et Z., journalistes culturels dans un grand quotidien vaudois dont nous taïrons le nom par crainte des représailles, rédigent 42,9 % du *Passe-Muraille*. CKZ constitue le noyau central, tous trois membres du comité de rédaction du premier numéro, Z. portant en outre le titre d'éditeur responsable;
 - un deuxième cercle, moins généreux, mais néanmoins fidèle dans son effort (et arbitrairement défini par une contribution supérieure à 13 articles) Ces sept personnes assurent la rédaction d'un petit quart (24,2 %) du *P.-M.* Nous les appellerons les *Seconds Couteaux*;
 - un troisième cercle, douze *Périphériques*, qui fournissent entre 6 et 13 articles: ils remplissent moins du cinquième du *P.-M.* (19,7 %);
 - 46 « autres », enfin, collaborateurs occasionnels (13,4 % des articles) (2).
- Chacun de ces cercles, évidemment, n'assure pas un même type de production, nous le verrons bientôt.

La production

Il n'entre pas dans le cadre d'une modeste contribution à la compréhension de la critique littéraire romande d'analyser l'ensemble des articles dans leur contenu. Nous nous sommes contentés de repérer quels éditeurs retiennent plus volontiers l'attention du *P.-M.*, en ne retenant (de manière totalement arbitraire) que ceux qui ont eu l'honneur de plus de 8 articles, les autres ont été considérés comme « autres ».

Tableau 2 : Les éditeurs recensés : distribution selon la fréquence

	n	%
L'Age d'Homme	77	23,1
Gallimard	65	19,5
Zoé	47	14,1
L'Aire	37	11,1
Campiche	30	9,0
Seuil	25	7,5
Actes Sud	16	4,8
Albin Michel	10	3,0
Canevas	9	2,7
Empreintes	9	2,7
PAP (Pingoud)	8	2,4
Total, «autres» exclus	333	100,0
«Autres»	185	35,7
Total, «autres» inclus	518	100,0

NB : 25 articles n'étaient pas des recensions d'ouvrages.

La géographie de la curiosité littéraire du *P.-M.* est claire: les deux tiers des éditeurs « importants » recensés sont romands et même vaudois, mis à part Zoé et Canevas (maison d'édition située dans le Doubs, mais dirigée par un Imérien). Le *P.-M.*, à l'évidence remplit sa fonction de revue romande des lettres, mais où sont passées les Editions d'En Bas? Seconde évidence: un passage est à l'œuvre, dont on voudrait bien connaître le crible.

La présence des grands éditeurs français est logique et n'appelle pas de commentaires. Mais de tels résultats appellent à la comparaison. Qu'en est-il des éditeurs recensés par une autre prestigieuse revue littéraire romande, celle que vous tenez entre les mains?

Tableau 3 : Les éditeurs recensés par La Distinction: distribution selon la fréquence

	n	%
Seuil	56	25,2
Gallimard	50	22,5
La Découverte	21	9,5
Albin Michel	20	9,0
Fayard	18	8,1
Age d'Homme	17	7,7
10/18	15	6,8
Casterman	15	6,8
Total, «Autres» exclus	222	100,0
Autres	525	70,3
Total, «Autres» inclus	747	100,0

NB : Cette statistique porte sur 53 numéros, parus entre le 1er septembre 1987 et le 26 avril 1996.

La difficulté de toute démarche comparative saute ici aux yeux. Les deux revues ne se situent manifestement pas dans le même espace littéraire, comme en témoigne la grande différence dans la proportion des « Autres » éditeurs. Très nettement majoritaires parmi les recensés de *La Distinction*, ils ne sont qu'un gros tiers (35,7 %) dans le *P.-M.* A cela s'ajoute leur diversité: 185 dans *La Distinction*, 96 dans le *P.-M.*

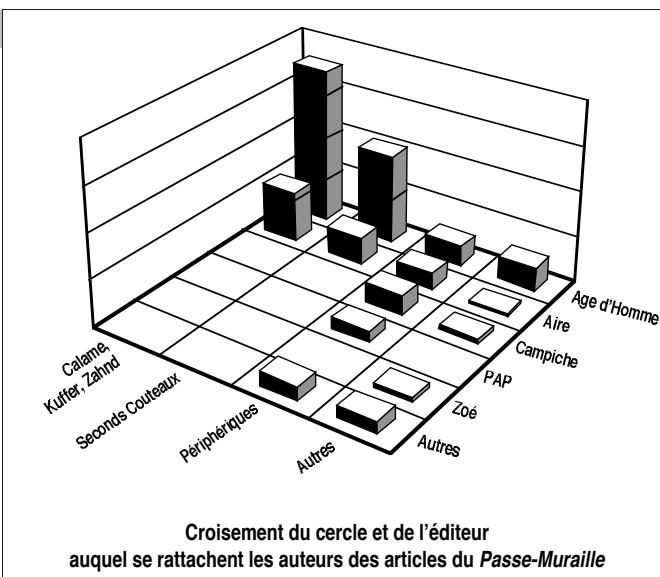
L'examen d'ensemble devient dès lors presque futile: seul point commun, si l'on peut dire, l'attention accordée au plus gros éditeur de Suisse romande, L'Age d'Homme.

Le Passe-Plat, première: qui est qui?

Il faut aller plus avant et tenter de saisir ce qui contribue à structurer de manière aussi caractéristique la production des auteurs du *P.-M.* Savoir de quel éditeur ils dépendent fournit une première réponse.

Tableau 4 : Les éditeurs des auteurs de recensions du Passe-Muraille

	n
L'Age d'Homme	22
L'Aire	8
Campiche	5
Zoé	3
Pingoud	1
Autres éditeurs	11
Pas d'éditeur connu	18



Croisement du cercle et de l'éditeur auquel se rattachent les auteurs des articles du Passe-Muraille

Mais il serait erroné de ne considérer que des individus, quoique le tableau soit déjà parlant, il faut considérer leur volume de production et la coloration éditoriale que prend ainsi l'ensemble des articles du *P.-M.*

Tableau 5 : Volume de recensions selon les éditeurs des collaborateurs du Passe-Muraille

	n	%
L'Age d'Homme	323	64,1
L'Aire	109	21,6
Campiche	27	5,4
Pingoud	12	2,4
Zoé	5	1,0
Autres	28	5,6
Total	504	100,0

NB : Ce tableau se lit comme suit: 323 articles du *P.-M.* ont été rédigés par des auteurs édités par les éditions L'Age d'Homme, etc. Dans 39 cas, les auteurs n'avaient pas d'éditeur connu.

L'équipe du *Passe-Muraille* a deux entraîneurs: L'Age d'Homme et les éditions de l'Aire, faut-il pour autant admettre que cette appartenance détermine des choix éditoriaux? Ceux-ci sont évidemment déterminés par les rapports de pouvoir qui s'établissent entre les différents cercles de collaborateurs, le centre (CKZ) ayant, on le comprend une influence beaucoup plus déterminante que les *Périphériques* ou les collaborateurs occasionnels.

Le croisement de la hiérarchie de pouvoir avec les éditeurs des auteurs des recensions précise les choses. Deux auteurs du premier cercle sont édités par l'Age d'Homme, le troisième par l'Aire; la proportion est la même parmi les *Seconds Couteaux*: 76,3 % à l'Age d'Homme, 23,7 % à l'Aire (auteurs de 100 et de 31 articles). C'est en périphérie que s'ouvre le paysage: le troisième cercle est plus éclectique, bien que toujours dominé par l'Age d'Homme (24,4 %, 22 articles) et l'Aire (19,5 %, 19 articles). Voici Campiche (24,4 %, 22 articles), Pingoud (13,3 %, 12 articles) et les « Autres » éditeurs (16,7 %, 15 articles). Ouverture beaucoup plus manifeste pour les collaborateurs occasionnels: derrière l'évident Age d'Homme (49,0 %, 25 articles), les « Autres » (25,5 %, 13 articles), Campiche et Zoé (9,8 %, 5 articles chacun) et l'Aire (5,9 %, 3 articles) (3).

Mais l'inégalité de la distribution des éditeurs au sein des cercles différenciés du pouvoir au *P.-M.* s'illustre mieux avec le graphique représenté ci-dessus.

Pas de doutes sur le véritable centre de gravité du *P.-M.* On peut dès lors s'étonner du bon résultat de Zoé, relativement mal représenté parmi les auteurs, mais dont les ouvrages

sont, on l'a vu, plus fréquemment recensés que ceux publiés par l'Aire.

Le Passe-Plat, deuxième: qui encense qui?

Le *Passe-Muraille* apparaît d'ores et déjà comme une sorte de miroir dans lequel des producteurs liés à un éditeur recensent en priorité la production de cet éditeur. Mais les complications ne sauraient s'arrêter à un niveau aussi banal. Les collaborateurs recensent aussi des ouvrages publiés, préfacés ou traduits par d'autres collaborateurs, leurs collègues et (mais ce n'est qu'un soupçon) leurs amis. 11,0 % des articles sont ainsi consacrés à des auteurs maison (n = 64), 5,8 % (n = 34) à des membres des trois premiers cercles (voir tableau 6).

Le système de prestations réciproques est complexe et subtil. M. Kuttel est recensée par Y. Z'Graggen (numéro 3), à qui elle rend la parolle (n° 10). Il en va de même entre J.-L. Kuffer et R. Ben Salah (envoi dans le n° 8, retour dans le n° 11). Le comitard Zahnd rend compte d'un ouvrage préfacé par Calame (n° 2), lui aussi membre du premier cercle. Le plus bel exemple de cette complexité s'incarne peut-être au mieux dans le compte rendu par G. Joulie de l'ouvrage d'Ivy Compton-Burnett, qu'il vient lui-même de traduire à l'Age d'Homme, publication annoncée par ailleurs par J.-L. Kuffer (n° 9). Ce dernier, en bon rédacteur en chef, sait ce qu'est un encouragement littéraire: dix-huit fois recenseur de ses propres collaborateurs, onze fois pour les trois premiers cercles, il est le pivot des échanges symboliques qui se déroulent sous sa direction.

Au total, les pratiques de référence et de révérence réciproques du *Passe-Muraille* semblent bien être l'illustration littéraire du proverbe ancien: on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Il semble bon que tout le monde le sache...

J.-E. M. & M. A.

(1) Voir Donald H. Sanders, François Allard, *Les statistiques. Une approche nouvelle*, Saint-Laurent (Québec), Mc Graw-Hill, 1992, 498 p., et plus particulièrement le chapitre 3.

(2) Le total de ces pourcentages n'est évidemment pas égal à 100,0. Les amis des chiffres connaissent les effets des arrondis, seuls les pédants s'en inquiètent.

(3) Le test du Chi2 appliqué à ce tableau croisé indique que l'hypothèse de l'indépendance entre les variables peut être rejetée. On voudra bien pardonner au statisticien d'avoir calculé des pourcentages avec des données dont le total est inférieur à cent: c'est pour les besoins de la comparaison.

Tableau 6 : Les collaborateurs des trois premiers cercles recensés par d'autres collaborateurs

n	notes	Recensé par
Y. Z'Graggen	6	S. Roche (2 fois), J.-L. Kuffer (2 fois), C. Calame, M. Kuttel
Ch. Viredaz	5	J.-L. Kuffer (4 fois), S. Roche
F. Conod	4	J.-L. Kuffer, J. Romain, A. Pasquali («Autre»), P. Zurcher («Autre»)
J.-P. Vallotton	3	R. Zahnd (2), M. Boulanger («Autre»)
A. Moeri	2	R.-M. Pagnard, J.-L. Kuffer
G. Joulie	2	G. Joulie, J.-L. Kuffer
J.-L. Kuffer	2	R. Ben Salah, R.-M. Pagnard
R.-M. Pagnard	2	Ch. Viredaz, A. Turrettini («Autre»)
C. Calame	1	R. Zahnd
J. Massard	1	M. Kuttel
J. Romain	1	M. Boulanger («Autre»)
J.-D. Humbert	1	R. Zahnd
M. Kuttel	1	Y. Z'Graggen
R. Ben Salah	1	J.-L. Kuffer
R.-L. Junod	1	J. Massard
S. Roche	1	J.-L. Kuffer



René Belletto
Régis Mille l'éventreur
P.O.L., avril 1996, 254 p., Frs 32,70

Si l'on en croit l'exergue emprunté à Leibniz, «*Dum calculat Deus fit mundus*», rien n'arrive par hasard. Ne disputons pas le philosophe, mais René Belletto, comme tout écrivain certainement, aspire à être lu et à ce que ses livres s'achètent.

Veut-il jouer aux dés avec le titre si peu encourageant de son dernier roman, paré d'une jaquette —une sorte de loup dont un œil reflète une vénération botticellienne— à la laideur rarement atteinte? Veut-il mettre en jeu une renommée d'auteur de polars sophistiqués, qui en ont fait un «vrai écrivain», que le cinéma, par la suite, a consacrée (*Pérol en la demeure*, *La Machine*)? Mieux vaut passer l'épreuve de sa médiocre vitrine, car Belletto confirme son sens du jeu. Jeux de miroirs, jeux de listes, jeux arithmétiques dont, une fois encore, la ville de Lyon, sa ville, tient lieu de théâtre.

Quelques mots suffiraient à définir la trame de ce roman urbain dans tous les sens du terme. Régis Mille, un homme doux que la mort de sa mère a rendu inconsolable, décide d'assassiner avec un couteau des femmes dont il ignore tout, victimes qu'il a élues sur la base d'un critère que la police devra mettre du temps à élucider. A ses trousseaux, un flic au physique de top model et au nom consonnant avec celui du *serial killer*. Ils ont d'autres points en commun, tels leur passion pour la musique et la hi-fi, ou une connaissance intime de la ville, qui ne leur sera pas inutile l'heure de la traque venue.

Toute ville tissait un lien social entre ses habitants, qu'ils en soient ou non conscients, est-ce vraiment le hasard qui conduira l'éventreur à devenir l'interlocuteur privilégié d'un lycéen par ailleurs amoureux de la jeune et jolie sœur du flic? Est-ce le hasard encore qui fait les protagonistes d'un drame qui plongera dans la violence se languir, chacun chez soi, devant les couplets désespérés d'une chanteuse du cru nommée Nadine Rhode?

Adeptes du suspense existentiel, Belletto s'était déjà montré plus efficace dans la mise en place d'un imbroglio organisé. S'est-il ici complu à livrer un polar en forme d'exercice de style gratuit, le doute est permis. Reste que la visite guidée de Lyon et d'un échantillon attachant de ses habitants mérite le détour de la part d'un lecteur qui a du temps à perdre plaisamment. (G. M.)



Picouly, Dantec, Pouy, Raynal, Quadrupani,
Battisti et Villard
Paris, rive noire
Autrement, avril 1996, 213 p., Frs 26,50

«Romans d'une ville», tel est le titre de cette collection qui annonce des «fictions inédites d'écrivains contemporains qui veulent saisir les pulsions visibles ou cachées de la ville, ses mutations, sa part maudite». C'est beaucoup dire pour des nouvelles qui tricotent les mythes traditionnels du roman noir. Toutes les déchéances, tous les écroulements et tous les archétypes du polar d'aujourd'hui sont au rendez-vous. Même s'ils ne s'avèrent pas tous des auteurs de nouvelles accomplis (quelques chutes ne méritent pas le détour), le lecteur découvrira en un seul volume quelques éminences de la Série noire et de ses annexes. De quoi se faire une opinion en quelques pages, dénicher les romans de ceux qui font bonne impression et abandonner tout de suite ceux qui agacent (par exemple le très survolté Maurice G. Dantec, qui m'horripile).

L'éditeur promet Berlin, Moscou et La Havane dans la même série. A suivre. (J.-F. B.)

(Annonce)

Exposition



Sylvia Roy-Weber

Du 4 octobre au 2 novembre

Galerie Basta!

Petit-Rocher 4 Lausanne

Un pédaleur de charme

Les voies et moyeux du polar

QUI ne s'est rêvé doué du pouvoir singulier de se rendre pluriel, c'est-à-dire de se couler à volonté en autant de personnages et de destinées qu'il lui plaît d'en imaginer, de traverser sans entraves une pluralité d'époques et de lieux, surmontant ainsi l'opposition du même et de l'autre, transcendant la pesanteur de l'être borné au bénéfice de l'indéfinie variété des possibles? Qui, en d'autres termes, ne s'est jamais songé romancier, à défaut d'être Protée soi-même?

Il est avéré, également, que le mystère nous fascine et nous excite, lorsque nous croyons pouvoir lui associer la certitude qu'il sera finalement dissipé. Est-il plus grand plaisir que de s'en laisser conter et de s'enfoncer, au gré d'une intrigue tortueuse, dans un treillis enchevêtré d'épisodes dont chaque ramification fait fleurir sur nos lèvres alléchées un gourmand et anticipateur: «Et alors?» Ce simulacre sécularisé de la quête initiatique, où la soif artificiellement provoquée en nous se sait d'avance assouvie par un dénouement assuré, constitue l'un des ressorts du polar. Le désordre indéchiffrable qui préside à nos existences obtuses fait provisoirement mine de céder la place au dévoilement progressif de l'énigme, dont la résolution doit survenir au terme d'un sinueux cheminement vers la transparence, jusqu'à l'immuable clarté des origi-

«A force de raconter des histoires, il avait été capturé par l'une d'elles. Il était un personnage de fiction, et il ne le savait pas.»

nes. Et même si la fin de l'histoire, comme souvent, est d'une certaine manière ou cynique ou tragique, même si elle relève du registre de la déception, son inentamable indubitabilité nous réconcilie avec notre condition. Policière ou autre, la fiction n'est pas la vie...

Devenir pluriel, élucider le mystère, nous tenons là deux mouvements compulsifs fondamentaux de notre imaginaire, quand il parvient à se dégager des contingences immédiates trop prégnantes du réel. Que par miracle ils se combinent, et nous voici promis, sinon au bonheur, du moins à éprouver pour un temps la grâce de la duplicité dans la simplicité. Cette jubiloire et improbable aisance, le dernier Taibo nous la procure.

Je est un autre

Déferer à l'usage qui veut qu'on résume la matière du livre dont on parle semble, en l'espèce, quelque peu vain. Inscrivons seulement que l'auteur conduit avec maestria une quintuple et foisonnante intrigue qui s'étire sur quatre siècles et autant de continents. Y alternent des épisodes concernant Léonard de Vinci et ses manuscrits éparpillés portant invention de la bicyclette ou d'engins sous-marins destinés peut-être au recouvrement d'un

trésor immergé, Jerry Milligan, ex-agent de la CIA lors de la débâcle saisonnière de 1975 qui escomptait se reconverter dans le trafic d'héroïne, un diplomate bulgare mafieux et diabétique, le quinquagénaire José Daniel Fierro, dépressif écrivain mexicain *tané* par son éditeur et engagé tout à la fois dans la reconstitution fantasmée de la vie de son grand-père, héros anarchiste du Barcelone des années vingt, et dans une enquête sur la sauvage agression pour prélèvement d'organe perpétrée à la frontière américano-mexicaine sur la jeune basketteuse texane Karen Turner, dont il lui est advenu de s'énamourer par le truchement des retransmissions d'une chaîne sportive de télévision câblée avant qu'il n'en fasse incidemment sa maîtresse!

Toutes ces intrigues apparemment disparates, l'auteur réussit à les nouer en une seule gerbe. C'est qu'il se révèle supérieurement habile à mettre au service d'une forme réputée populaire les subtilités de la narratologie moderne. Il hybride (1) astucieusement Umberto Eco et Dashiell Hammett, emprunte peut-être à Dos Passos certains procédés narratifs démarqués du journalisme, joue de l'effet miroir dans ses récits parallèles avec un bonheur qui eût sans doute ravi

Borges et s'offre, en sus, le luxe d'une captivante mise en abyme puisque le roman qu'entreprend d'écrire Fierro, qui recoupe l'enquête dans laquelle il se lance, se décline à la première personne et se conjugue au futur. Univers de reflets emboîtés dans lequel on se perd et se retrouve avec délice... Mais l'auteur, apprenti sorcier aussi bien que démiurge averti des hantises de notre temps, avait pris soin de nous prévenir: «*Seul un vaniteux peut croire qu'une métaphore est quelque chose de direct. Des fleches qui cherchent une cible tracée en noir sur le mur. Il n'en est rien. C'est un matériau dangereux, à double tranchant. C'est une ressource ambiguë. L'écrivain est celui qui la crée, mais c'est le lecteur qui l'interprète, l'adapte à ses douleurs particulières. On n'est même pas maître du ruban de la machine sur laquelle on écrit.*»

J.-J. M.



Paco Ignacio Taibo II
La bicyclette de Léonard
Rivages/Thriller, 1995, 383 p., Frs 45,60

(1) Selon l'heureuse expression de Jean-Charles Gateau dans le *Samedi littéraire* du *Journal de Genève* du 27 janvier 1996.

Le dernier

Manchette

ON l'avait pompeusement qualifié, lui qui abhorrait les formules creuses, de *père du néopolar français*, pour avoir utilisé le roman noir comme instrument de dénonciation des combines politiciennes dans l'Hexagone.

Dix polars brûlants en dix ans, dont certains, curieusement, adaptés au cinéma pour le gaulliste Alain Delon. Puis le silence à partir de 1981 (hasard?), sinon des traductions du sensationnel Ross Thomas (chez Rivages) et des billets d'humeur noire, dans l'un desquels il évoque un roman qu'il ne parvient pas à achever.

Quelques mois après sa mort, Manchette revient au sommet de l'affiche. Réédition (La Noire, Gallimard) d'un de ses romans, *Fatale*, recueil de ses articles en un livre (*Chroniques*, Rivages/Ecrits Noirs, 1996), et parution du roman annoncé, resté inachevé. Avec *La princesse de sang* Manchette quitte la France contemporaine, pas le combat politique, pour remonter à l'après-guerre puis s'arrêter

en 1956, année de tous les conflits internationaux.

Est-ce la résultante de l'achèvement ou celle d'un montage audacieux, toujours est-il que la prétention à rendre compte de la trame du roman est un exercice aussi incertain que celui de résumer l'histoire d'un film de Godard. Autant ne pas s'y risquer. Si l'on s'en tient cependant aux ingrédients que forment enlèvement, assassinats, trahisons, reconnaissance, vengeance, poursuites, on a sans doute aucun affaire à un authentique thriller. Et suspense il y a, ne serait-ce que celui de percer les motivations des héros.

Au milieu des guerres en Indochine et en Algérie, de l'insurrection hongroise, des réformes de Khrouchtchev, des prémices de la révolution cubaine, émergent des personnages disparates et puissants, évoluant aux limites de la clandestinité. Manchette les met en scène dans un climat de complot, nourri de passions avouées et de projets masqués. Ce ne sont pas des

James Bond, mais la politique internationale fait partie de leur vie privée.

Il est ainsi question d'un riche citoyen britannique d'extrême gauche, amant d'un révolutionnaire hongrois manipulé par les Américains et protecteur d'une photoreporter de renom, Ivy, présente sur tous les fronts de la guérilla. Se voit opposé à eux un ancien député devenu marchand d'armes, dont le commerce a pris une dimension planétaire. Ils ont chacun des raisons pour se fréquenter ou pour s'annihiler. La *Sierra Maestra* cubaine sera le théâtre de leur règlement de comptes. Il faudra pour en témoigner compter sur l'acuité du regard de Ivy, une Robert Capa au féminin.

Les trajectoires rocambolesques des protagonistes qui ne sont pas vraiment maîtrisées n'empêchent pas *La princesse du sang* d'être un Manchette pur jus. Adeptes d'un comportement sans retenue, Manchette soûle son lecteur avec son culte obsessionnel du détail. Pas une arme à feu, et elles sont innombrables dans le livre, qui ne soit décrite dans ses moindres caractéristiques techniques. Pas un personnage dont on ignorerait les options vestimentaires. Non content de dire que Ivy a trouvé un refuge à sa convalescence dans la Sierra Maestra,

Manchette estime que l'information suivante est indispensable à la bonne intelligence du récit: «*Elle était là à environ 1100 mètres d'altitude, sur le flanc ouest du pico Turquino qui culmine à 1994 mètres, et à cette heure elle était forcément dans l'ombre du pic. Il faisait 17° centigrades, c'est-à-dire environ 70° Fahrenheit. Plus tard on aurait peut-être 23 ou 24 degrés. Il faisait très beau. L'altitude limitait la chaleur et le taux de l'humidité de l'air, c'était agréable.*»

L'irritation que provoque cette précision confinait à la maniaquerie cède peu à peu la place à un sentiment de bien-être poétique. Il suffit de confronter le style de Manchette aux froides notes de travail présentées en fin de livre, censées relater la suite et la fin de l'histoire de Ivy.

G. M.



Jean-Patrick Manchette
La princesse du sang
Rivages/Thriller, 1996, 204 p., Frs 29,80

Par cette nouvelle rubrique, *La Distinction* se propose de tenir la chronique régulière et attentive de la marée de «romandisme» qui monte depuis quelques temps dans nos régions. Toutes les contributions, descriptives ou analytiques, historiques ou prospectives, sarcastiques ou apocalyptiques, que les lecteurs voudront nous faire parvenir, seront les bienvenues.

Une vraie soupe idéologique

Une firme Knorr commercialise actuellement trois sachets de soupe à cuisson brève (3 minutes) : soupe passée aux 9 légumes, soupe au cerfeuil et soupe paysanne. Les trois emballages ont ceci de commun qu'il sont frappés d'un «spécialité romande», sorte de sceau héraldique. Le logo, coloré comme un drapeau (vert des collines, bleu du lac et jaune orangé d'un coucher de soleil : c'est vraiment atroce !), reprend l'image de la voile latine, qui a déjà beaucoup servi, mais dans une interprétation plus orientée vers la plaisance que vers le transport des pierres de taille et autres graviers. Cette «Romandie» de pacotille est illustrée par un lac en demi-cercle sur un fond de montagnes. Une telle fixation maladroitement sur le bassin lémanique sera sans aucun doute durement sanctionnée par les consommateurs de Porrentruy et de Martigny-Bourg qui vont s'orienter bien vite vers les potages de la firme Maggi. Comme Jacques Pilet, Monsieur Knorr espérait créer un marché unifié pour ses produits, et ne par-

vient qu'à inventer une représentation qui segmente encore plus ledit marché, car il est jusqu'aux habitants du Nord vaudois pour s'offusquer dorénavant de ce lémano-centrisme. Curieusement, l'invention d'une telle gastronomie «romande», jusqu' alors inconnue de tous les gourmets, ne provient pas d'une entreprise jurassienne ou fribourgeoise, que sa position aux marches de la francophonie rendrait sensible jusqu'au ridicule à son appartenance à la latinité, mais bien de Knorr-Nachmittel AG, 8240 Thayngen. Une démonstration de plus de la nature contagieuse de la névrose nationaliste, qui parvient à faire admettre même à ceux qui n'en font pas partie la réalité et la longue tradition d'une communauté qui n'existe que dans son délire. (C. S.)

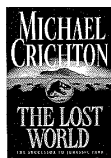


Belles-mères et dinosaures



Vikram Seth
Un garçon convenable
Grasset & Fasquelle, 1995, 1223 p., Frs. 54.40

Le brillant pavé (1212 pages, sans le glossaire) de Vikram Seth montre que, dans l'Inde lointaine des années 1950, la recherche d'un «garçon convenable» pour sa fille est au cœur des préoccupations et de l'activité d'une mère. Après avoir refermé ce bel ouvrage, tous ceux qui ont un jour subi le regard inquiet et inquiet d'une belle-mère, officielle ou officieuse, lors d'une (cruciale) première rencontre, admettront avec Lévi-Strauss que les structures existent bel et bien, presque indépendantes des cultures, des langues, des nations. Au-delà de cette confirmation, tout lecteur découvrira les blessures de l'Inde contemporaine, politiques, sociales, sexuelles, religieuses. La version originale est en anglais, la traduction n'est pas mauvaise, et ça se lit comme un roman. Malgré la stricte interdiction décrétée par l'ange gardien de *La Distinction*, je n'hésite donc pas à le dire : voici un livre pour les vacances... (M. A.)



Michael Crichton
The Lost World
Arrow Books, 1996, 430 p., Un peu plus que Frs. 12.-
V.-f. chez Robert Laffont, 396 p., Frs 41.30

Dans une île volcanique, peu éloignée de la côte du Costa-Rica, des savants fous ont recréé, avec les ressources du génie génétique, des dinosaures. Un paléontologue, un mathématicien, une spécialiste du comportement animal, un ingénieur génial et son second couteau formidablement astucieux, un petit garçon, noir, fou d'ordinateur, une petite fille, blanche, passionnée de sciences naturelles, quelques scientifiques dénutrés, avides de dollars et de renommée rapide : tout ce monde se retrouve sur l'île, soumis aux assauts de bestioles brutales, intelligentes et donc dangereuses.

Avez-vous l'impression d'avoir déjà lu ou vu ça quelque part ? Et bien, détrompez-vous, cette recension ne parle pas de *Juras-sic Park*.

Si des lecteurs de *La Distinction* se figurent encore que le sexe et l'argent ne sont pas au centre de la culture zétazunienne, voici de quoi les détromper, en tous cas en ce qui concerne l'argent.

Michael Crichton a des couilles en or, probablement doublées platine, qu'il porte sans doute dans un écriin de soie sauvage. Outre de copieux droits d'auteur sur ses propres romans (*Jurassic Park*, *Disclosure*, *Rising Sun*), il a sans doute encaissé quelques royalties pour l'adaptation cinématographique de ses livres. Avec ça, on pourrait penser qu'il se consacrerait à de nouveaux ouvrages, offrant à ses lecteurs de nouveaux suspens, de nouvelles nuits blanches, dans un nouvel environnement, avec de nouveaux personnages –ou qu'il se contenterait de vieillir tranquillement, passant, au rythme des saisons, de l'une à l'autre de ses propriétés.

Rien du tout ! Voici *The Lost World* : une intrigue aussi mince qu'une déordonnée alimentaire de seize ans, des personnages tellement stéréotypés qu'ils sont devenus de véritables clichés : le jeune et insupportable génie scientifique ; l'éthologue célibataire, mais vaillant (mais, en apparence, pas tout à fait sexy, plutôt le genre culturisée) ; les gniards fûtifs comme c'est pas permis. Du déjà-vu, aseptisé, malgré quelques morts sanglantes (qui disparaîtraient lors de l'adaptation cinématographique), avec les traditionnels écrans d'ordinateur copiés tels quels, avec queues de singe et colifichets qui font sérieux.

Arrivé au bout de ce livre, qui se laisse évidemment lire, une seule conclusion possible : Michael Crichton veut refaire ses dorures intimes. Avec des incrustations de diamant cette fois ? (J. C. B.)

Lavage de cerveau

Vous avez encore une dizaine de jours pour faire une cure de Wajda à la cinémathèque de Lausanne. Cure de sommeil ou cure de choc, vous avez le choix, car le réalisateur polonais fait subir deux traitements complètement différents à l'histoire. Dans la veine poétique, de tout repos, style thalassothérapie avec régime hydratant et massages relaxants, vous trouverez ses élégies à la gloire du bon vieux temps qui ne reviendra jamais : *Les demoiselles de Wilko* (vendredi 11.10 à 21h, dimanche 13.10 à 18h30, mercredi 16.10 à 21h) et *Chronique des événements amoureux* (samedi 12.10 à 15h, jeudi 17.10 à 18h30, samedi 19.10 à 21h). Il y en a qui aiment. Que ceux qui préfèrent la diète radicale, hyperactive, avec remise en forme et en question, se rassurent, ils trouveront leur bonheur parmi les films de la veine politique. A commencer par *L'homme de fer* (vendredi 11.10 à 15h, samedi 12.10 à 18h30, mardi 15.10 à 18h30), n'est pas à la hauteur, mais sait aussi parfois soigner le mal par le mal. A voir. Quant à *Danton* (samedi 12.10 à 21h, mercredi 16.10 à 15h, samedi 19.10 à 15h, dimanche 20.10 à 21h), il reprend le traitement sans anesthésie : le réalisateur purge la Révolution française pour en faire sortir tous les virus et les malaises, un régime qui réussit en tout cas à Depardieu, grandiose dans le rôle titre. (V. V.)



Maurice Meylan
Les préfets vaudois.
Acteurs de leur époque
Cabédita (Collection Archives vivantes),
1994, 220 p., sûrement trop cher

Il y a peu à attendre lorsqu'une coterie politique, fût-elle revêtue de la puissance publique, fait sa propre histoire. Voici donc une sociographie chronologisée des préfets vaudois (à 99% radicaux depuis 1847), platement descriptive, nullement analytique. L'absence d'index et de table des matières rend de plus une consultation utilitaire impossible (on soupçonne que c'est une combine de l'auteur ou de l'éditeur pour contraindre le lecteur à se farcir tout l'ouvrage). Tout à fait indispensable cependant, pour se rendre compte du niveau d'une certaine histoire locale, qui dispose de moyens financiers (il a fallu, je pense, pas mal de temps au négro «licencié de la faculté des lettres», pour compiler les 242 notices biographiques qui closent l'ouvrage), mais qui est dépourvue de la moindre hypothèse de travail : une suite de citations de documents, à peine commentées. Mais qu'attendre d'un livre d'histoire, rédigé par un docteur en droit ? (J. C. B.)

(Annonce)

Signature-lecture



Daniel de Roulet
Bleu Siècle
Editions du Seuil, 208 p.

«L'industriel presque centenaire Paul vom Pokk ressasse un siècle d'une histoire qui se confond à celle de sa propre puissance. Le vieillard s'approprie à légier au monde «Bleu Siècle», formidable entreprise de simulation humaine basée sur l'informatique. Pendant ce temps-là, la très jeune Kumo éprouve les joies virtuelles de la «simulette», console vidéo en trois dimensions, mais aussi instrument de contrôle permanent fauteur de crises d'épilepsie. Entre le vieillard immobile et son arrière-petite-fille sillonnant le monde, s'engage une course-poursuite où tous les coups sont permis, à la frontière du réel et de ses simulacres. D'un côté, le regard lucide et amer d'un fabricant sur un monde qui s'effondre ; de l'autre, la réponse naïve d'un enfant que fascinent les nuages... les merveilleux nuages.»

le 31 octobre, de 17h00 à 18h30
[et non le 24 octobre comme annoncé précédemment]

à la librairie Basta !
Rue du Petit-Rocher 4

Faits de société

Menace d'OPA sur le Journal de Genève & Gazette de Lausanne

Marc Lacaze n'existe pas. Ou plutôt si. Il est Marc Lamunère, père d'Edipresse (Le Matin, 24 Heures, Le Nouveau Quotidien...). L'homme qui avoue dans le dernier numéro du magazine «Facts» lire en priorité le «Journal de Genève», un quotidien étranger au groupe, a choisi de publier son récent livre chez un autre étranger au groupe, les Parisiens du Seuil.

La Liberté, 27 juillet 1996



TOQUÉ, LE CHEF

TARTARE DE SPAGHETTIS

Chez le poissonnier, n'en faites pas des tonnes : achetez du thon. 500 grammes. Rouge ou blanc, on s'en fout, c'est vous qui décidez. Coupez très finement ce thon, ainsi que du persil plat et du basilic, 2 oignons frais et 2 tomates pelées et épépinées. Pour couper, utilisez un couteau plutôt qu'une fourchette. Salez, poivrez, ajoutez un filet de citron, une pincée de cayenne et une rasade d'huile d'olive.

Sous une poule, trouvez un œuf. Sous un saumon, idem, sauf que plusieurs. Mélangez au thon le jaune du premier et tous les seconds. Laissez réchauffer à température ambiante.

Allez à l'arbre à spagh'. Cueillez-y 500 grammes de pâtes bien mûres et bien au blé dur. Avec votre autre main, mettez à cuire une bonne quantité d'eau. Dans une casserole, c'est mieux que direct sur le four. Salez l'eau, huilez un peu, cuisez les spagh'. Lorsqu'ils sont al dente, égouttez les.

Ça ce mange comme un sandwich au jambon, sauf que sans pain et sans jambon. Une couche de thon tempéré, une couche de spagh' chauds, une couche de thon tempéré. Et c'est aux convives de mélanger...

Le Maître-coq

[14 juillet, suite]

Continuons avec les caractères. Allan s'est avéré *absolument* incapable et même dangereux. En fait, sa médecine a trente ans de retard sur la médecine actuelle. Je pense, comme Paul, que Paris a fait une énorme erreur en acceptant un type pareil pour l'Afghanistan. Il a beaucoup maigri pendant le voyage et a laissé pousser sa barbe – toute blanche. Ce type qui a cinquante-quatre ans, en paraissait septante arrivé à Teshkan. Le *whakil* y a été très sensible, il a demandé qu'il était ce vieux avec nous. Il est tellement à part, fait la gueule si on lui adresse la parole avant le thé et ne nous parle presque plus. Il a très mal supporté de devoir monter à cheval au début, parce qu'il n'arrivait pas à suivre! Evidemment, en fumant deux paquets de clopes par jour, personne n'y serait arrivé non plus! Shirin s'est métamorphosée de minette-enfant en femme-enfant. Toujours un peu gamine, mais elle a tenu le coup d'une manière exemplaire. Toujours à rire et à causer, elle et moi sommes de loin les plus appréciées par les mudj. Marguerite, enfin, qui s'est révélée être beaucoup plus fragile et plus sensible que sa carrure et son tempérament ne le laissaient prévoir. Elle a beaucoup pleuré pendant le voyage, lorsqu'elle a perdu son sac au Panshir, etc. Quand il a fallu décider qui irait à Teshkan, ou à Yaftal, elle a aussi pleuré. Je la comprends, car être à Teshkan avec Allan, Emile et Marjolaine, ça aurait été, aussi pour moi, plus qu'un calvaire. Mais elle avait la larme facile, tout en voulant montrer qu'à trente-cinq ans, elle était l'aînée et donc la plus solide et la plus mûre en expérience.

[Sans recul par rapport à la situation, je craignais ma faiblesse dans celle des autres. Et je ne voulais pas craquer... le complexe du petit Spartiate, je présume...]

Les dirigeants locaux ne semblent pas prendre notre empressément à travailler trop au sérieux. On a beau leur expliquer que pour Paris, sur un voyage de huit mois, un mois d'attente à Peshawar, trente-trois jours de voyage, et maintenant une semaine de repos ici, c'est trop de temps perdu, ils s'obstinent à nous faire attendre on ne sait quoi. Bassir, retenu par des affaires militaires est loin et nous attendons son retour pour bouger.

Ce sera difficilement défendable à Paris, devant des gens qui ne sont jamais venus en Afghanistan et ne connaissent pas la mentalité musulmane... *Inch Allah!* à toutes les sauces! L'argent investi dans cette mission, la plus coûteuse de toutes pour MSF sera difficile à sortir pour l'an prochain. Ce serait dommage, car il y a beaucoup à faire ici et nous sommes vraiment utiles.

Tout à l'heure, Palawan, notre ange gardien de Peshawar à Tirimangal, et qui était resté là-bas, est arrivé. Il était tout content de nous voir et nous aussi. C'est lui qui était malade comme un chien dans la camionnette et qui dégueulait pardessus bord. [Pendant la traversée de la vallée du Panshir, les mudj sont montés sur une camionnette. Peu habitués aux cahots et à monter dans un véhicule, Palawan était très malade.] Il nous a dit, à Paul et à moi, combien il était reconnaissant que nous soyons là, etc., etc. Il a dû la piler pendant la route, car il semblait très admiratif de nous voir ici en forme. Le fait que nous ayons marché jusqu'au Panshir et qu'ensuite nous ayons eu un cheval pour huit l'a souffié. Il nous a tiré son chapeau, à sa façon de mujahid.

J'ai écrit dix-huit lettres. Ça fait bizarre de se brancher sur l'Europe pendant une demi-journée, de penser aux amis et à la famille. Je ne veux pas dire par là que le reste du temps je n'y pense pas, mais là, c'était vraiment le « spécial après-midi Europe »!

En ce moment, je suis à la cascade, assise sur un rocher qui commence à me faire mal aux fesses, nue au soleil, en train de manger des cerises. Et essayez maintenant de me faire croire que ce pays est en guerre et que c'est pure folie d'y être venue! Comme je l'ai écrit à tous, depuis l'intérieur, on ne sent pas la guerre, pas du tout, même. Et je disais hier à Patrick, qu'il ne faudra pas trop dire, au retour, combien ça a été facile (à part le voyage!)

[Après les souffrances du voyage, je me trouve plutôt drôle d'écrire des choses pareilles. La guerre était partout présente, avec les mudj en armes constamment autour de nous. Mais certains moments privilégiés dans ces montagnes nous permettaient de l'oublier un peu.]

Mes amis et ma famille, quand ils pensent à moi, doivent trembler un peu et écouter avec une attention toute particulière les nouvelles d'Afghanistan, et moi, pendant ce temps, au cœur de ce pays en guerre, je mange des cerises toute nue, au bord d'une rivière. Les taches violettes sur ces pages en sont la preuve.

Je suis heureuse, seul point négatif, pas de nouvelles de la famille: je me rends compte combien j'aime les miens et combien leur absence me pèse.

Orojon me chicane. Il m'aime bien, mais il me chicane. C'est lui qui m'amène toujours des cigarettes, des *shirinis*, ou bonbons, des *baadrang* (concombres). Il m'appelle *Maamaa* (momo), grand-mère, parce que j'ai vingt-sept ans et qu'il en a quinze. Paul est le *baba*, moi *lamaamaa*.

On rigole bien, c'est naturel, le rire avec eux n'est pas déguisé, comme celui de cette conne de Marjolaine, qui rit tellement naïvement à côté de moi en jouant aux cartes. Même son rire est faux et calculé!

Là, Bona, tu déverses tout ton venin! Pas cool pour une bonne chrétienne!

J'arrête. « Bas », comme diraient les Afghans.

Ce matin, des mudj sont partis pour Peshawar. Nous leur avons donné notre courrier, très volumineux.

Il fait très chaud, je suis sur la terrasse de la base mudj, à l'ombre, les oiseaux gazouillent, j'ai mangé, devinez quoi: des patates et du mouton! C'est très varié, les repas, ici! J'ai goûté

Minna Bona

1983 : Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...



Dans le vif du sujet

té à de délicieux *shirinis*, petites bulles de sucre dans lesquelles sont fichées des amandes, des sortes de dragées artisanales. Avec le thé, c'est délicieux.

Les seuls gros inconvénients de ce pays (à part les Russes!), ce sont les marches et les puces. Dans toute maison qui se respecte, il y a des tapis et des paillasses, sur lesquelles on installe les invités. Les invités étant loin d'être aussi propres que nous (même les jours où nous étions le plus sales), les *kaïks* se reproduisent à une vitesse folle. Combien j'en ai écrasées dans mon sac de couchage que je secoue pourtant matin et soir! Et les mouches, des centaines, dès l'aube, elles te viennent dessus, sont des nuées sur le sucre et sur tout aliment posé sur la table (par terre). C'est dégoûtant. Quant tu bats l'air avec tes bras, des centaines de ces insectes dégueulasses s'envolent pour se reposer dix centimètres plus loin. Pourquoi le peuple afghan ne suivrait pas les sages conseils de Mao. Chaque Chinois tuait chaque jour cinq mouches et moustiques. En quelques mois, elles auraient toutes disparu!

Les repas sont tout un rituel. Assis sur des paillasses, les invités (nous) en « haut » de la table, le simple mudj en bas, on nous fait laver les mains dans une aiguière de cuivre, eau froide avant le repas, eau chaude après pour dissoudre le gras. On s'essuie (moi je ne le fais jamais) avec un bout de linge éponge plus que douteux.

Ensuite, on déploie une nappe en plastique, ou de tissu. On jette dessus les grands pains mal cuits (mais oui, ceux qui font mousser le caca!) et ensuite on amène des bassines d'un brouet trop gras dans lequel sont noyés un ou deux morceaux de mouton et des patates.

Selon la coutume, on enlève la viande et les patates et on déchire le pain dans le brouet, jusqu'à ce que tout le liquide soit pompé. Ensuite, on émiette la viande et les patates au dessus et on mange ça à la main. C'est visqueux et penser à ce goût, toujours identique, me donne la nausée. Ensuite on débarrasse le tout, on replie la nappe avec le pain non utilisé à l'intérieur et on garde ça pour le repas suivant.

On se lave les mains avec de l'eau chaude, et ensuite, invariablement, on boit du thé.

Boire le thé. On en verse deux doigts dans le verre pour le réchauffer, on secoue un peu, on jette dans le plateau. On le boit, normalement, sans sucre. On mange à côté des petites sucreries, bonbons, *shirinis*, tout petits beignets très durs, frits et roulés dans le sucre. C'est pas à ce régime que je vais perdre des kilos! De toute manière, si j'en reprends un, je dois en avoir perdu six.

Dans chaque village, il y a une source. Généralement très protégée et canalisée avec des pierres ou des écorces. Au pied de celle-ci est régulièrement aménagé un petit bassin de pierres irrégulières. C'est très joli à voir et on trouve les sources tout de suite. A Daraim, il faisait très chaud, nous n'avions plus d'eau dans nos gourdes et quand nous sommes arrivés à la rivière, l'eau était brune et sablonneuse. De loin, Sher m'appelle: « *Shafiqqa, inja chaschma hast* ». Je vais vers lui et, parmi les cailloux, jaillissait une minuscule source d'eau claire et fraîche. Quel plaisir!

Ici, pas de sécheresse bien que les montagnes soient souvent tondues, arides et sèches. Les vallées sont belles, vertes et

prospères. Toute la vie se déroule sur les bords de la rivière, où les cultures sont intenses.

Autre boisson de table, très rafraîchissante, du *dur*, ou lait aigre, dans lequel sont coupés oignons minuscules, concombres et herbes odorantes inconnues de moi. On verse cela à la louche dans des verres ou des bols, et c'est vraiment très agréable à boire.

J'ai très envie d'écrire aujourd'hui, plein d'idées à transcrire, de sensations à décrire. Pendant toute la durée du *saftar*, je transcrivais les points essentiels de la journée, mais pas tellement mes sentiments et impressions personnelles. Trop crevée pour faire cela! Maintenant que j'ai le temps, ça me revient.

Ce qui me manque un peu parfois, c'est un peu d'affection. Note qu'en étant seule ici, seule dans le sens sans mec, les contacts humains sont plus intenses. Je crois que c'est le fait de ne pas faire l'amour qui me manque beaucoup aussi! Enfin, mieux vaut ne pas trop y penser.

Je viens d'apprendre une nouvelle fort, fort décevante. Notre Palawan faisait bien partie de la caravane de Rollam Nabi, celui-là même qui devait apporter de Tirimangal nos dix caisses de médicaments... Comme par hasard, ce cher Agha-I-Rhea était à Islamabad et rien n'a été ordonné à propos de ces médicaments. Si bien qu'ils sont restés là-bas. Ce fumier d'Agha-i-rea, qui a toute sa famille au chaud à Peshawar s'en branle complètement des autres Afghans, ses frères, dit-il; il s'en est sûrement foutu plein de fric en poche. Cela m'étonne énormément qu'un type aussi intelligent que Rabbani ait à ses côtés des couillons et des gens aussi intéressés que cette ordure d'Agha-i-rea.

Je suis sûre que la mission ne sera pas renouvelée l'an prochain. Ça posera trop de problèmes et même si on fait un excellent rapport de nos activités, Paris ne voudra sûrement pas réinvestir autant d'argent.

[Il y a eu tout de même deux missions après la nôtre]

Nous sommes vraiment très tristes de cette nouvelle. Nous mettons dans cette mission tellement d'espoir et de volonté de bien faire. Et des ordures de cet acabit gâchent tout. De plus, je suis sûre que si c'était des armes et non des médicaments qui étaient restées à Peshawar et à Tirimangal, elles seraient là aujourd'hui. Comme me l'avaient dit les copains afghans de Peshawar, on rencontre en Afghanistan, comme partout dans le monde, d'ailleurs, des gens formidables et des ordures. Voilà la deuxième que l'on rencontre (d'ordure)... Bien qu'on ait de l'énergie à revendre, un coup dur comme cet après-midi avec les *dawas*, ça vous cie la personne la mieux intentionnée. Allez courage, nom de Dieu, je vais faire une patience pour me changer un peu les idées. Je reviendrai plus tard à ce sacré journal.

De retour! Vingt heures! Tout à l'heure, on nous appelle pour aller voir un mudj blessé. On arrive en haut, en effet, le mec est mal fichu. Il a été blessé il y a environ quinze jours par une mine et il a reçu des éclats au bras et à la jambe gauche. Il est crispé de douleur, il tremble, claqué des dents, a de la fièvre.

On défait ses pansements, très sales et collés et on découvre sur son biceps, un trou de balle, l'entrée et la sortie très sales, mais OK. A la jambe, à la hauteur du tibia, de nombreuses blessures, débris de métal et cailloux, mais pas trop graves. La jambe est noire de crasse. Tout d'abord, on demande de l'eau et du savon et on décape sa jambe à la brosse à risette. Sous la saleté, les croûtes paraissent impressionnantes, mais après lavage, elles s'avèrent plus petites. On les enlève à la pincette pour dégrader le pus qu'il y avait dessous. Ensuite désinfection à la Bétadine et pansement. Sa jambe est dure, chaude et le pied est assez enflé: on lui donne des antibiotiques, des analgésiques et des antipyrétiques. Ce soir, je suis allée le revoir, il va déjà un peu mieux. Il avait tellement peur qu'il y ait des éclats de métal à l'intérieur.

[C'était probablement le cas. J'ai appris par la suite qu'il vaut mieux laisser où ils sont les éclats logés dans des tissus mous.]

Cet après-midi, Mohammed Feda nous a amené douze œufs, cet amour de Feda! Nous en avons mangé chacun trois et Pierre en gardait un pour après. Quand nous sommes montés à l'autre maison pour voir le mudj, Cocal, l'ordure nationale, a volé l'œuf qui restait. Quel rat, ce mec! Enfin, il semble que l'on va partir demain, *Inch Allah*, alors on a fait nos sacs, tout est prêt.

Bon souper, avec au moins trente mudj. Riz, mouton (pour changer un peu), et pommes de terre aux cerises avec un minuscule bout de bœuf. Pour finir, l'éternel thé.

Je me suis énermée tout à l'heure avec Marjolaine. Je faisais mon sac et elle me demande si je pouvais lui prêter un de mes habits pour demain. Je lui demande très poliment si elle n'a plus d'habits propres. Elle me dit vaguement et doucement, comme d'habitude: « Non ». Elle a compris, à ma tête que ça ne m'enchantait pas, de le lui prêter. Elle s'est levée sans rien dire et est allée laver son costume à la rivière à dix-huit heures! Ça fait une semaine qu'on est là. Moi, Ferous (Philippe) et Rachid avons lavé nos habits plusieurs fois. Elle jamais! Je lui ai déjà prêté ici mon costume, mais je lui avais demandé de le laver et elle me l'a rendu! Elle n'a pas trouvé le moyen, en une semaine, de laver son seul costume d'homme! Il faut pas exagérer, quand même. Philippe m'a dit que j'étais dure, mais c'est pas ça! Ça m'énerve trop cette nonchalance maladroite déguisée. Merde, après tout. Chacun pour soi! Allez! Bonne nuit et à demain.

Nuit terrible. D'abord, je vomis, et ensuite commencent des séries de coliques terribles. Je dois me lever cinq ou six fois. Je ne chie que de l'eau et ça mousse et ça gicle partout. J'en ai mis plein mon sac de couchage et mes habits! Quelle veine!

(à suivre)